

## La mentalité canadienne

Il y a parmi nous, deux sortes de Canadiens: ceux qui croient qu'ils ne comptent pas, qu'ils ignorent tout, et ne connaissent rien, — profession de foi qu'ils font à tout venant, — et ceux qui se jugent, par comparaison supérieurs au reste des mortels.

Cette dernière catégorie étant la plus nombreuse, et ne connaissant de l'autre qu'à peine deux ou trois individualités, je négligerai ces exceptions pour ne m'occuper que de la règle.

Je ferai remarquer, seulement, que, dans la classe des gens qui ne s'estiment pas assez, comme dans celle de ceux qui s'estiment trop, on éloigne de son esprit, tout moti tendant à améliorer ou à modifier son opinion.

Le Hontan, dans ses mémoires sur le Canada, il y a plus de deux cents ans passés, écrivait :

“Les Canadiens sont très prétentieux ; ils se croient le premier peuple du monde...”

Bien que Le Hontan ait été fort mauvaise langue, j'avoue très sincèrement, qu'il a, en donnant ce témoignage, frappé une note juste, et que nous n'avons guère changé de ton depuis l'époque où ces lignes furent imprimées.

Nous en sommes même à considérer comme un crime de lèse-patriotisme de nous reprocher, ne fût-ce qu'en famille, quoi que ce soit, et, volontiers on crie : haro ! sur celui qui ose douter de la plénitude de notre développement intellectuel, sans nous apercevoir que, de la sorte, nous élevons de nos propres mains, les plus sûrs obstacles à notre avancement et à notre perfectionnement.

Ne vaudrait-il pourtant pas mieux, avoir le courage de nous regarder en face, de nous examiner consciencieusement et de reconnaître nos défauts

en même temps que ces qualités, que nous découvrons chaque jour ?

De sorte que, quand un cabotin que nous hospitalisons, ou quelque écrivain en rupture d'héritière, nous diront, sans ménagement et avec méchanceté, quelques pénibles vérités, elles nous sembleront moins dures à entendre.

Que nous ne soyons pas aussi “avancés” que dans les pays de la vieille Europe, que notre littérature soit encore dans les langes, que notre science et nos arts soient susceptibles de s'accroître encore, qu'y a-t-il d'étonnant et même d'humiliant ?

Nous sommes des Primitifs, nous sommes des pionniers, mais les Primitifs ne sont pas sans mérites ; il est beau de défricher de larges espaces, de jeter le grain dans un champ fertile et fécond. Reconnaissons-le donc, et cet aveu accélèrera notre marche vers le progrès.

Les siècles n'ont encore rien fait pour nous. Dans l'ancien monde, ils ont buriné leur histoire sur le marbre et l'airain, servant ainsi à l'éducation des peuples ; les savants ont, d'âge en âge, ajouté aux découvertes et aux inventions ; peintres et sculpteurs, écrivains et poètes, se sont succédés et ont enrichi les diverses littératures, mais tous ont eu leur commencement, ayons donc le nôtre et songeons qu'il dépend de nous d'en faire l'acheminement vers les grandes lumières.

Cessons de nous admirer et mettons-nous résolument à l'œuvre. Travaillons, tout en réfléchissant aux moyens à prendre pour rendre nos travaux effectifs et pratiques. Profitons des vieilles routines, dégageons-nous des mesquins préjugés et des sottises prétentions.

Ne disons plus qu'il n'y a rien à reprendre dans notre système d'enseignement, où, si nous avouons

quelques lacunes, ne nous récrions plus quand on parle de les combler.

N'est-ce pas vanité, un peu absurde, de nous croire au sommet de l'échelle, quand les deux nations les plus instruites du monde civilisé, — la France et l'Allemagne, — s'agitent sans cesse dans une fièvre du mieux sur la grave question de l'instruction publique.

Mais pour apprendre, il nous faudrait d'abord des maîtres autorisés dans les sciences et dans les arts. Ce serait asseoir notre éducation sur des bases stables et profondes, et c'est la tâche de nos gouvernants de poser les pierres fondamentales de cet édifice canadien.

Un ministre de langue anglaise, disait, il y a quelque temps, à un banquet officiel, qu'avant de cultiver et de soigner la partie intellectuelle chez les Canadiens, il fallait d'abord assurer leur confort matériel en dotant le pays de chemins de fer et d'industries variées.

Cette théorie, quelque peu exagérée, deviendra nuisible si l'on y reste trop fidèle. Car le confort est amolissant, et l'âme, à sa seule recherche, s'épuise, s'use, devient lâche et faible. Et dans cette recherche de nos aises, le temps, — le temps, aux parcelles si précieuses, — passe comme un rêve et comme le rêve ne nous laisse rien.

Nous ne sommes pas “avancés”, défions-nous de devenir bientôt des “arriérés”, sans nous en apercevoir, et de continuer à nous vanter de talents qui, restés sans utilité, sans bénéfices, serviront plutôt à notre gloire.

Pourtant, chez nous, “c'est le fonds qui manque le moins”. Car, Dieu merci, le talent n'est point rare chez les Canadiens, nous le comprenons, et, c'est peut-être ce sentiment qui nous grise et trouble notre jugement. Ce que nous n'admettons pas encore, c'est l'obligation du travail. Les forces sont grandes, elles restent inexploitées ; nous pourrions tout faire pour sortir de notre infériorité, et nous ne faisons rien !